

Rochefort

Volume 4, Number 3, août 1968

Chateaubriand et ses précurseurs français d'Amérique

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/036334ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/036334ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0014-2085 (print)

1492-1405 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

(1968). Rochefort. *Études françaises*, 4(3), 297–300.

<https://doi.org/10.7202/036334ar>

ROCHEFORT

Deux ans avant le P. du Tertre, Rochefort publiait à Rotterdam, en 1665, une *Histoire naturelle et morale des Îles Antilles*. Les anciennes biographies comme celle de Michaud, et le Catalogue de la Bibliothèque nationale, le confondent à tort avec un certain César de Rochefort, auteur de controverses avec les protestants. Tout au contraire, il est protestant lui-même, comme l'indiquent le lieu de sa publication et une addition à son édition de 1683, où il suggère de faire des Antilles un refuge pour ses coreligionnaires persécutés. Il n'en eut pas moins la confiance du gouverneur Poincy, et ses ouvrages ressemblent à ceux des missionnaires catholiques par l'intérêt qu'ils portent aux Sauvages, auxquels il donne volontiers la parole pour faire honte aux chrétiens de leurs inconséquences morales.

Remontrances d'un Sauvage contre l'avidité des Européens

Ils nous reprochent ordinairement nôtre avarice & le soin dereglé que nous avons d'amasser des biens pour nous & pour nos enfans, puisque la terre est si capable de donner la nourriture à tous les hommes, pourveu qu'ils veuillent prendre tant soit peu de peine à la cultiver. Aussi quant à eus ils sont entierement libres du soucy des choses qui appartiennent à la vie, & incomparablement plus gras et plus dispos que nous ne sommes. En un mot, ils vivent sans ambition, sans chagrin, sans inquiétude n'ayant aucun désir d'aquerir des honneurs ni d'amasser les richesses : méprisant l'or & l'argent, comme les anciens Lacedemoniens, & comme les Peruviens, & se contentant également & de ce que la nature les a fait être, & de ce que leur terre fournit pour leur entretien. Que s'ils vont à la chasse ou à la pêche, ou qu'ils abbatent des arbres pour faire un jardin, ou pour se bâtir des maisons, qui sont des occupations fort innocentes & fort convenables à la nature de l'homme, ils

font tout cela sans empressement, par maniere de divertissement & de recreation, & comme en se joüant.

Sur tout, ils s'étonnent quand ils voyent que nous estimons tant l'or, veu que nous avons le verre & le Cristal, qui, selon leur jugement, sont plus beaux, & par consequent plus à priser. Et à ce propos, Benzoni, Historien Milanois, nous recite en son Histoire du Nouveau Monde, que les Indiens detestant l'avarice demesurée des Espagnols qui les subjuguèrent, prenoient une piece d'or, & disoient : « Voicy le Dieu des Chrétiens ; Pour cecy ils viennent de Castille en nôtre païs, pour cecy ils nous ont rendus esclaves, nous ont bannis de nos demeures, & ont commis des choses horribles contre nous : pour cecy ils se font la guerre entr'eus : pour cecy ils se tuënt les uns les autres : pour cecy ils sont toujourns en inquietude, ils querellent, ils dérobbent, ils maudissent, ils blasfement : Enfin, pour cecy il n'y a ni vilenie, ni méchanceté où ils ne se portent. »

Pour nos Caraïbes, quand ils voyent les Chrétiens tristes & pleins d'ennuy, ils ont acoutumé de leur en faire doucement la guerre en leur disant, « Compere (car c'est un mot qu'ils ont appris, & dont ils se servent ordinairement pour témoigner leur bonne volonté, comme leurs femmes aussi appellent nos Européens *Commeres*, pour une marque d'amitié) tu es bien miserable d'exposer ta personne à de si longs & de si dangereux voyages, & de te laisser ronger à tant de soucis & de craintes. La passion d'avoir des biens te fait endurer toutes ces peines, & te donne tous ces fâcheux soins : Et tu n'es pas moins en inquietude pour les biens que tu as déjà aquis, que pour ceus que tu recherches encore. Tu appréhendes continuellement que quelcun ne te vole en ton païs ou sur mer, ou que tes marchandises ne fassent naufrage, & ne soient englouties dans les eaus. Ainsi tu vieillis en peu de tems, tes cheveux en blanchissent, ton front s'en ride, mille incommoditez travaillent ton corps, mille chagrins te minent le cœur, & tu cours à grand'haste vers le tombeau. Que n'es-tu content des biens que ton païs te produit ? Que ne méprises tu les richesses comme nous ? » Et à ce sujet, est remarquable le discours de quelques

Bresiliens à Vincent le Blanc, « Ces richesses, disoient-ils, que vous autres Chrétiens poursuivez à perte d'haleine vous mettent-elles plus avant en la grace de vôtre Dieu ? Vous empêchent-elles de mourir ? Et s'emportent elles avecque vous au tombeau ? » Ils tenoient à peu pres le même discours à Jean de Lery, comme il le rapporte en son Histoire.

Les Caraïbes savent aussi fort bien & fort emphatiquement reprocher aus Européens, comme une injustice manifeste, l'usurpation de leur Terre natale. « Tu m'as chassé, dit ce pauvre peuple, de Saint Christofle, de Niéves, de Montserrat, de Saint Martin, d'Antigoa, de la Gardeloupe, de la Barboude, de Saint Eustache, &c. qui ne t'appartenoient pas, & où tu ne pouvois legitimentement prétendre. Et tu me menaces encore tous les jours de m'oster ce peu de païs qui me reste. Que deviendra le miserable Caraïbe ? Faudra-t-il qu'il aille habiter la mer avec les poissons ? Ta terre est, sans doute, bien mauvaise, puis-que tu la quittes pour venir prendre la mienne : Ou tu as bien de la malice de venir ainsi de gayeté de cœur me persecuter. » Cette plainte n'a pas un air trop Sauvage.

Lycurgue ne permettoit pas à ses citoyens de voyager, craignant qu'ils ne prissent des mœurs étrangères. Mais nos Sauvages auroient bien besoin de grand voyages, pour se débarbariser, s'il est permis de parler ainsi. Et cependant, ils ne sont pas seulement exems de cette convoitise insatiable qui fait entreprendre de si grans & si perilleus voyages aus Chrétiens, & traverser temerairement tant de terres & tant de mers : mais ils n'ont même nulle curiosité de voir les autres contrées du monde, aimant leur païs plus que tous ceus qu'on leur voudroit proposer. Et comme ils estiment que nous ne devrions pas être plus curieux, ni moins amateurs du nôtre, ils s'étonnent fort de nos voyages. En quoy, certes, ils ont l'honneur de ressembler à Socrate, à qui Platon rend ce témoignage, qu'il étoit moins sorty d'Athenes pour voyager, que les boiteus & les aveugles : & qu'il ne desira jamais de voir d'autres villes, ni de vivre sous d'autres loix ; N'étant pas en ce point, non plus que ces Caraïbes, de l'opinion des Perses, qui disent en commun

proverbe, que celui qui n'a point voyagé par le monde ressemble à un Ours.

(*Histoire naturelle et morale des Îles Antilles*, Rotterdam. Arnould Leers, 1663, p. 401-403.)